

L'archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine, président en son temps d'un *Comité international pour le français langue européenne*, disait : « *La langue anglaise est un fusil à plombs : le tir est dispersé. La langue française est un fusil qui tire à balle, de façon précise* ».

Je ne suis guère versé dans l'art cynégétique pas plus que dans l'admiration des vieilles familles impériales, mais ce mot me plaît bien et je gage qu'il plaira aussi à quelques-uns des auteurs de ce numéro. À Jean-François Chanlat, par exemple, ou à Sylvie Chevrier et Philippe Durance. Tous trois abordent en effet, sous des angles différents, une même thématique : la tyrannie d'une mode servile subordonnant la valeur d'un travail de recherche, particulièrement en gestion, à son expression dans une langue anglaise dont l'aspect pratique masque souvent l'imprécision. Selon nos censeurs vétilleux, hors des revues américaines, point de publication qui vaille, donc point de carrière académique qui se puisse bâtir et point de notoriété qui dépasse le cénacle des initiés à ces langues désormais quasi mortes que sont, parmi tant d'autres, le français, l'allemand ou le russe.

Il n'est pas ici question d'une nostalgie s'attardant sur une prétendue gloire passée, mais bien du souci de la qualité de la recherche : une pensée formatée peut-elle être féconde en matière de gestion ? Nous ne parlons pas ici de physique fondamentale, pour laquelle la formalisation mathématique s'est avérée non seulement indispensable pour communiquer entre chercheurs, mais porteuse de réalisations concrètes : sans Heisenberg et ses équations, point de transistor et donc de société de l'information. Nous parlons de cette pensée gestionnaire, standardisée et formatée, véhiculée, entre autres, par bien des MOOCs : que prétend-t-elle apporter à la compréhension des systèmes complexes que sont nos organisations ?

Qu'apportent ces publications qui creusent, avec plus ou moins de talent, toujours les mêmes sillons dans un champ parfaitement borné ? Laminées les différences de cultures, étouffées les originalités locales, balayées les découvertes parce qu'émergeant du local ? Qu'importe le gâchis de talents, les territoires nouveaux, ouvrant le champ de la connaissance à la boulimie marchande doivent coûte que coûte être homogénéisés pour être profitables. La recherche en gestion doit-elle donc renoncer aux chemins de traverse, aux cheminements isolés, aux trajectoires improbables pour n'être plus que la psalmodie servile de dogmes imposés, quitte à périr ici faute de s'imposer là-bas ?

Marchandisation du savoir, marchandisation du social : la lente érosion des territoires non marchands, comme celle de nos rivages atlantiques en cet hiver de tempêtes océanes à répétition, sape peu à peu les identités européennes construites au fil d'une histoire sociale complexe et parfois douloureuse, dont nos langues sont les témoins, au profit d'un *main stream* dont l'intérêt, autre que financier, reste à démonter et d'une novlangue que les *Précieuses ridicules* ne désavoueraient pas. Nos *business schools* sont-elles vouées à ne former que des managers appliquant des recettes et non des décideurs affrontant l'incertitude ? Au bout du compte, nos entreprises errent au gré de la *fair value* et les salariés sont en souffrance.

Décidément, les plombs anglo-saxons, évoqué par l'archiduc Otto, font bien des dégâts sur le petit gibier que nous sommes, alors que les balles françaises peinent vraiment à franchir l'Atlantique.

Pascal LEFEBVRE

GÉRER & COMPRENDRE est une série des Annales des Mines Créée à l'initiative de l'Amicale des ingénieurs du Corps des Mines Réalisée avec le concours du Centre de recherche en gestion de l'École polytechnique